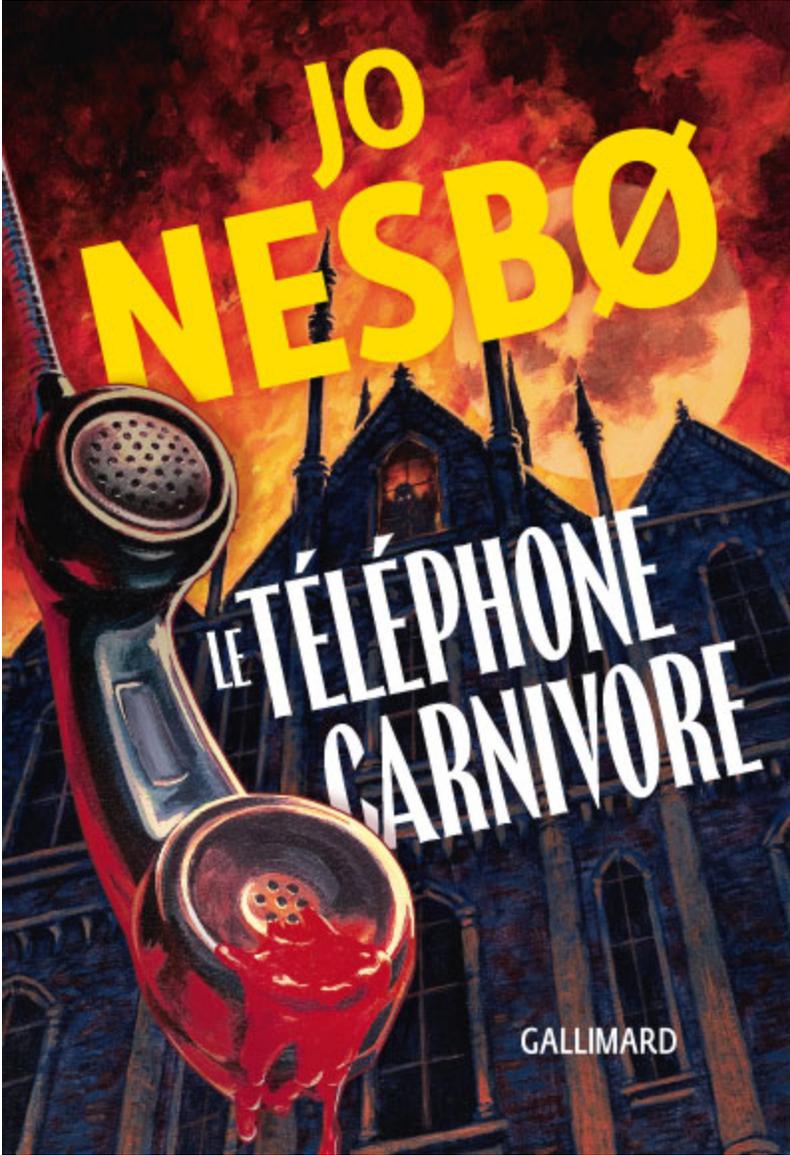


JO
NESBØ

LE TÉLÉPHONE
CARNIVORE

GALLIMARD



JO
NESBØ

LE TÉLÉPHONE
CARNIVORE

GALLIMARD

JO NESBØ

**LE TÉLÉPHONE
CARNIVORE**

TRADUIT DU NORVÉGIEN
PAR CÉLINE ROMAND-MONNIER

nrf

GALLIMARD

PREMIÈRE PARTIE

« T-t-t'es dingue », fit Tom, et je sus qu'il avait peur, car son bégaiement comptait une répétition de plus que d'habitude.

Brandissant la figurine au-dessus de ma tête, je me tenais prêt à la jeter en amont de la rivière, à contre-courant. Un cri retentit dans les bois denses alentour, comme un avertissement. Cela ressemblait à une corneille. Toutefois, aucun Tom ni aucune corneille n'aurait pu m'arrêter, je voulais voir si Luke Skywalker savait nager. Et le voilà qui filait dans les airs. Le soleil de printemps avait sombré jusqu'aux frondaisons aux feuilles désormais écloses, çà et là ses rayons faisaient reluire le plastique de la figurine en rotation lente.

Luke atteignit les flots gonflés par les eaux de fonte dans un modeste plouf. Il ne savait pas voler, en tout cas. Nous ne le voyions plus à la surface changeante de la rivière qui ondulait vers nous, tel un gros serpent constricteur, un anaconda.

J'étais venu vivre dans ce patelin pourri au cours de l'automne précédent, juste après mes quatorze ans, et je me demandais bien ce que faisaient les gosses dans des endroits comme Ballantyne pour ne pas crever d'ennui. Mais quand Tom m'avait expliqué que là, « au p-p-printemps », la rivière était dangereuse et que ses parents lui avaient formellement défendu de s'en approcher, ça m'avait fourni un point de départ. Tom n'avait pas été très difficile à convaincre, puisque, comme moi, il était sans amis et membre de la caste des parias. Plus tôt dans la journée, à la récréation, Fatso m'avait expliqué ces

histoires de castes, mais en m'identifiant comme un membre des piranhas, ce qui m'avait évoqué ces poissons dont la gueule semble ornée de dents de scie. Ils déchiquètent un bœuf entier en quelques minutes. J'étais plutôt séduit, mais Fatso m'avait précisé que cette caste occupait une position inférieure à la sienne, et que j'étais au-dessous de lui dans la hiérarchie. Au-dessous de ce gros lard. J'avais donc été forcé de lui en allonger une. Il était malheureusement allé cafter à notre prof, Mlle Gazouillis, comme je la surnommais, qui s'était lancée dans un long développement en classe sur la nécessité d'être gentil et sur ce qu'il advenait de ceux qui ne l'étaient pas ; pour faire court, ils devenaient des losers. Ensuite, plus personne n'avait eu de doutes, la petite brute de la grande ville faisait partie des piranhas.

Après l'école, Tom et moi étions descendus à la rivière. Sur le pont en bois, j'avais sorti Luke Skywalker de mon sac devant un Tom médusé.

« Où-où-où tu l'as eu ? »

— À ton avis, tête de nœud ? »

— T-t-tu l'as pas acheté chez Oscar, ils sont en rupture de stock. »

Je ris.

« Chez Oscar, cette boutique minable ? Je l'ai peut-être acheté en ville, avant de venir habiter ici, dans un *vrai* magasin de jouets.

— Non, cette figurine date de cette année. »

J'examinai Luke de plus près. Il en existait d'autres versions ? Luke Skywalker n'était-il pas le même héros débile pour toujours, un point c'est tout ? Je n'avais jamais songé que les choses pouvaient évoluer. Que Darth et Luke pouvaient échanger leurs places, par exemple.

« Peut-être que j'ai mis la main sur un p-p-prototype », suggérai-je.

C'est comme si j'avais giflé Tom, ça ne devait pas lui plaire que j'imiter son bégaiement. Ça ne me plaisait pas à moi non plus, seulement je n'avais pas pu m'en empêcher. Ça a toujours été comme ça. Quand on ne m'avait pas déjà pris en grippe, je faisais en sorte que ça arrive, c'était le même réflexe que celui qui poussait des gens comme Karen et Oscar junior à sourire et à être agréables

pour se faire apprécier de tous, mais en version inverse. Ce n'était pas que je ne voulais pas plaire, mais je savais qu'on ne m'aimerait pas, alors je prenais les devants, je m'ingéniais à déplaire à *ma* façon. Je veillais à ce que les gens me détestent, mais qu'en même temps ils aient un peu peur de moi et n'osent pas me faire chier. Comme là, avec Tom, je voyais très bien qu'il savait que j'avais volé la figurine, mais il n'osait pas le dire tout haut. Je l'avais chipée à la fête qu'Oscar junior avait eu le droit d'organiser et à laquelle toute la classe avait été invitée, y compris les piranhas. La maison n'était ni immense ni exagérément belle, non, le truc agaçant, c'étaient surtout les parents d'Oscar, qui étaient super sympas, et puis cette surabondance de jouets géniaux, la crème de la crème de ce que le père vendait dans son magasin. Des figurines Transformer, des jeux Atari, une Magic 8-Ball, et même une Game Boy de Nintendo, qui n'était pas encore sur le marché. Qu'est-ce que ça ferait à Oscar de perdre l'un de ces jouets ? Il s'en apercevrait à peine. Bon, peut-être qu'il ne se ficherait pas de ne plus avoir sa figurine Luke Skywalker que j'avais remarquée placée sur son lit, comme un ours en peluche. Ce qu'il pouvait être gamin !

« L-l-le voilà ! »

Tom pointa l'index.

La tête hors de l'eau, Luke dérivait vers nous à grande vitesse, comme s'il nageait le dos crawlé.

« Tant mieux pour Luke », dis-je.

Il disparut sous le pont. Nous traversâmes vers l'autre côté, il reparut, nous observant avec son petit sourire idiot. Idiot parce que les héros ne sont pas censés sourire, ils sont censés se battre, avoir un visage fermé de combattant, ils doivent montrer qu'ils détestent l'ennemi autant qu'ils..., enfin bref.

Nous le regardâmes s'éloigner. Vers le monde extérieur, vers l'inconnu. Vers les ténèbres, me dis-je intérieurement.

« On fait quoi maintenant ? »

J'étais une vraie pile électrique, il fallait que je me change les idées, et le seul moyen était qu'il se passe quelque chose.

« J-j-je dois rentrer, annonça Tom.

— Pas tout de suite. Viens ! »

Je ne sais pas comment j'en étais venu à penser à la cabine téléphonique au bord de la route, sur une hauteur à la lisière de la forêt. Quelle curieuse idée d'en installer une dans un endroit pareil, vu la taille de Ballantyne ! Je n'avais jamais vu personne l'utiliser, d'ailleurs c'est tout juste si j'avais vu qui que ce soit à cet endroit, à peine une voiture de temps à autre. Lorsque nous y arrivâmes, le soleil était descendu davantage, c'était le début du printemps, la nuit tombait encore tôt. Tom trottnait à contrecœur derrière moi, il n'osait sans doute pas s'opposer à moi. Et comme je le disais, nous ne croulions sous les amis ni l'un ni l'autre.

Nous nous glissâmes à l'intérieur de la cabine rouge, refermâmes la porte derrière nous, ce qui étouffa les bruits extérieurs. Un camion passa, les roues boueuses, de grands troncs d'arbres sur sa plateforme. Il disparut au bas de la route qui traçait une ligne droite à travers le paysage agricole monotone à la sortie du village et partait vers la frontière du comté.

Sur la tablette au-dessous du téléphone à pièces se trouvait un annuaire, peu épais, et pourtant il répertoriait les abonnés non seulement de Ballantyne, mais encore de tout le comté. Je le feuilletai. Tom consulta sa montre d'un regard appuyé.

« J-j-j'ai promis d'être rentré à...

— Chut ! »

Mon doigt s'était arrêté sur un certain « Jonasson, Imu ». Un drôle de nom, sûrement un drôle de type. Je décrochai le combiné gris, qui était relié au boîtier par un cordon en acier, manifestement on craignait que quelqu'un ne l'arrache et ne s'en aille avec. Je composai le numéro d'Imu Jonasson, en enfonçant les touches brillantes. En ville, on avait neuf chiffres, mais ici, dans

ce trou, où il y avait quatre mille arbres pour un habitant, six suffisaient. Je tendis le combiné à Tom.

« H-h-hein ? fit-il, l'air terrifié.

— Dis “Bonjour, Imu, je suis le diable, et je t'invite en enfer, parce que c'est là qu'est ta place”. »

Il secoua la tête et me rendit promptement le combiné.

« Fais-le, tête de nœud, sinon je te balance dans la rivière ! »

Tom, le plus petit de la classe, se ratatina et devint plus petit encore.

« Je plaisante ! » Mon rire sonna étrangement dans le vide de la petite cabine. « Allez, Tom, imagine comme on se marrera quand on le racontera aux autres à l'école demain. »

Je touchai une corde sensible. La perspective d'impressionner. Pour quelqu'un qui n'avait jamais ébloui qui que ce soit, cela comptait beaucoup, bien sûr. De même que le « nous » que j'avais employé. Lui et moi. Deux amis qui s'étaient éclatés à faire des blagues au téléphone, ensemble, qui avaient dû s'accrocher l'un à l'autre pour ne pas s'écrouler de rire quand le pauvre bougre au bout du fil s'était demandé si c'était vraiment le diable qui l'appelait.

« Allô ? »

Le son venait du combiné. Impossible de déterminer si c'était un homme ou une femme, un adulte ou un enfant.

Tom me regarda, je hochai vigoureusement la tête, et il sourit. Arborant un rictus triomphant, il porta le combiné à son oreille.

J'articulai silencieusement les mots, il les répéta sans l'ombre d'un bégaiement.

« Bonjour, Imu. Je-suis-le-diable-et-je-t'invite-en-enfer-parce-que-c'est-là-qu'est-ta-place. »

Je me couvris la bouche de la main pour signaler que j'avais un fou rire et lui fis signe de raccrocher.

Mais Tom ne raccrocha pas.

Bien que le combiné soit plaqué contre son oreille, j'entendais le bourdonnement bas de la voix au bout du fil.

« M-m-m-m-mais... », bégaya Tom, soudain livide. Il se tut et son visage blême se figea de stupeur. « Non..., murmura-t-il en levant le coude, l'air de vouloir écarter le combiné, avant de répéter en haussant progressivement la voix : Non... Non. Non ! »

Il appuya sa main libre contre la vitre de la cabine téléphonique, comme pour la repousser. Dans un bruit de succion, le combiné se détacha, mais en emportant quelque chose. Le sang coulait sur le côté de la tête de Tom, se glissait sous son col. Je n'en croyais pas mes yeux. La moitié de son oreille était restée collée aux perforations ensanglantées du récepteur et il se produisit un phénomène insensé : d'abord le sang fut aspiré dans les petits trous noirs, puis peu à peu les chairs et le cartilage y disparurent, comme des restes de nourriture dans un siphon.

« Richard », chevrota Tom, les joues baignées de larmes, mais il ne semblait pas s'apercevoir de l'absence de la moitié de son oreille. « I-i-i-il a d-d-dit que toi et moi... » Il plaça sa main autour du microphone pour empêcher son interlocuteur d'entendre. « O-o-o-on allait...

— Tom ! m'écriai-je. Ta main ! Lâche ce téléphone ! »

Il baissa les yeux et s'aperçut alors que ses doigts étaient à demi enfoncés dans les trous de l'appareil.

Saisissant le récepteur, il essaya de retirer sa main prisonnière d'un coup sec. En vain. Le téléphone se mit à émettre des bruits de succion, comme mon père adoptif quand il aspire bruyamment sa soupe, et une autre partie de la main disparut. J'empoignai moi aussi le récepteur, l'appareil avait maintenant ingéré tout son avant-bras jusqu'au coude, on aurait dit que Tom et le téléphone avaient fusionné. Alors que je criais, un autre phénomène étrange se produisit. Tom me regarda en riant, comme si ce n'était pas vraiment douloureux, qu'il ne pouvait que rire devant l'absurdité de la situation. Je ne voyais pas de sang, on aurait dit que le téléphone procédait comme le font,

d'après mes lectures, certains insectes avec leur proie et lui injectait une substance transformant la chair en gelée molle facile à absorber. Mais ensuite le combiné gagna son coude, et le bruit évoqua alors un mixeur dans lequel on verse un aliment qui ne devrait pas y être, un broiement brutal, destructeur, et là, Tom se mit à crier. Son coude se tordit, comme s'il cherchait à sortir de sa peau. J'ouvris la porte d'un coup de pied, me postai derrière Tom, enserrai sa poitrine de mes deux bras et reculai. Je ne parvins à le sortir qu'à moitié, le cordon en métal du téléphone était tendu à bloc et le combiné continuait de ronger le haut de son bras. Je refermai la porte dans l'espoir de briser l'appareil contre le chambranle, mais le cordon était trop court, et j'atteignis seulement l'épaule de Tom. Il hurla lorsque je plantai mes talons dans le sol et employai toutes mes forces à le tirer, mais mes chaussures glissaient dans la terre mouillée et, centimètre par centimètre, se rapprochaient de la cabine téléphonique et des ignobles craquements que les hurlements de Tom ne parvenaient pas à assourdir. Peu à peu, il fut ramené dans la cabine, halé par des forces dont j'ignorais totalement la provenance et la nature. Incapable de résister plus longtemps, je dus desserrer mon étreinte et finis par me retrouver à l'extérieur à tirer le bras qui sortait encore par l'entrebâillement de la porte. Le combiné dévorait l'épaule de Tom quand j'entendis un véhicule. Je lâchai mon camarade, me précipitai en criant vers la route. C'était encore un camion de transport de bois. Mais j'arrivai trop tard, je ne vis que ses feux arrière alors qu'il se dirigeait vers le crépuscule.

Je regagnai en courant la cabine. Tout était silencieux, Tom avait cessé de crier. La porte s'était refermée. Je plaquai mon visage contre les petits carreaux de la vitre, il y avait de la condensation, mais je le voyais. Et lui me voyait. Muet, le regard résigné d'une proie qui a cessé de lutter, qui a accepté son destin. À présent, le combiné téléphonique s'attaquait à sa tête, il avait avalé une joue, et s'en prenait à sa denture dénudée avec force craquements.

Je me tournai, m'adosai à la cabine et me laissai glisser jusqu'à ce que je sente le sol sous moi et son humidité froide qui traversait mon pantalon.

J'étais au poste de police. Il était tard, l'heure du coucher était passée, pour formuler les choses ainsi. J'étais assis sur une chaise dans le couloir, au fond je voyais le shérif. Il avait de petits yeux et un nez en trompette, spontanément ses narines m'évoquèrent un cochon. Du pouce et de l'index, il lissait la moustache qui retombait au niveau de ses commissures. Il parlait avec Frank et Jenny. C'est comme ça que je les appelle, ce serait bizarre d'appeler tonton et tantine des gens que je n'avais jamais vus avant qu'ils viennent me chercher et m'annoncent que, dorénavant, j'allais vivre chez eux. Quand j'avais déboulé dans la maison en racontant ce qui venait d'arriver à Tom, ils étaient restés à me dévisager. Frank avait appelé la police, qui avait contacté les parents de Tom et nous avait ensuite demandé de venir. J'avais répondu à une foule de questions, après quoi j'avais attendu pendant que le shérif envoyait son équipe à la cabine téléphonique et lançait les opérations de recherche. Ensuite, j'avais répondu à d'autres questions encore.

Frank et Jenny avaient l'air de débattre avec le shérif, ils lançaient parfois un regard dans ma direction. Puis ils tombèrent d'accord. Frank et Jenny vinrent vers moi, l'air grave.

« On peut rentrer », annonça Frank en se dirigeant vers la sortie, tandis que Jenny posait la main sur mon épaule d'un geste censé être rassurant.

Nous montâmes dans leur petite voiture japonaise, moi sur la banquette arrière, et roulâmes sans rien dire. Mais je savais qu'elles allaient venir bientôt,

les questions. Frank toussota. Une fois. Une seconde fois.

Frank et Jenny étaient gentils. Un peu trop, diraient certains. Comme l'année précédente, quand je venais d'arriver et que j'avais mis le feu aux herbes hautes dans le champ devant la scierie désaffectée. Sans la réactivité de tonton et de cinq voisins, qui sait quelle tournure auraient prise les choses ? La situation était particulièrement embarrassante pour Frank, qui dirigeait la caserne de pompiers, et pourtant je ne m'étais pas fait gronder, je n'avais pas été puni. Au contraire, ils m'avaient réconforté, de toute évidence ils m'imaginaient bouleversé par les événements. Et puis, après notre collation du soir, le même toussotement que maintenant, suivi de quelques vagues exhortations à ne pas jouer avec les allumettes. Frank était donc capitaine des pompiers, Jenny, prof de collège, et je me demande vraiment comment ils parvenaient à maintenir la discipline. Si tant est qu'ils y parvenaient. Frank toussota encore une fois, manifestement il ne savait pas trop par où commencer. Alors je décidai de lui faciliter la tâche.

« Je ne mens pas. Tom a été englouti par ce téléphone. »

Silence. Frank regarda Jenny d'un air découragé, lui passant ainsi le relais.

« Mon chéri, dit-elle d'une voix douce. Il n'y avait aucune trace.

— Bien sûr que si ! Ils ont trouvé les traces de mes dérapages sur le sol.

— Aucune trace de Tom, précisa Frank. Rien.

— Le téléphone a tout avalé. »

Évidemment, je percevais ce que mes propos pouvaient avoir de dément. Mais qu'étais-je censé dire ? Que le téléphone n'avait *pas* mangé Tom ?

« Le shérif a dit quoi ? » demandai-je.

De nouveau, Jenny et Frank échangèrent un regard.

« Il pense que tu es en état de choc », répondit Frank.

Je ne pouvais le nier. J'étais certainement en état de choc, mon corps était engourdi, ma bouche sèche, ma gorge enflée. Comme si j'avais envie de pleurer, mais qu'un bouchon empêchait les sanglots de passer.

Nous arrivâmes à la colline. Je m'attendais à des lumières partout, des équipes de recherche : la cabine téléphonique était plongée dans le noir et tout aussi abandonnée que d'habitude.

« Mais le shérif a promis qu'ils allaient chercher Tom ! m'exclamai-je.

— Et c'est ce qu'ils font, répondit Frank. À la rivière.

— La rivière ? Pourquoi ? »

De nouveau, cet air de connivence à l'avant de la voiture.

« Parce que des gens vous ont vus vous diriger vers le pont dans la forêt, Tom et toi. Le shérif dit que tu as nié quand il t'a demandé si vous étiez allés au bord de la rivière. Pourquoi ? »

Je serrai les dents en regardant par la fenêtre. Je voyais la cabine téléphonique disparaître dans la nuit derrière nous. Le shérif ne m'avait pas informé qu'on nous avait vus. Peut-être l'avait-il appris par la suite. Quoi qu'il en soit, notre conversation n'était pas un interrogatoire, il avait bien insisté sur ce point. Et je m'étais donc dit que je n'avais pas besoin de raconter rigoureusement tout, en tout cas pas ce qui n'avait aucun rapport avec l'affaire, comme le vol de la figurine de Luke ou le fait que Tom avait désobéi à ses parents. Ça ne se faisait pas de dénoncer ses copains. Mais maintenant il était démasqué.

« On est juste restés un peu sur le pont. »

Frank mit son clignotant, se rangea sur le bas-côté. Il coupa le moteur, les phares, se tourna vers moi. Je le voyais à peine dans le noir, mais je comprenais que c'était du sérieux à présent. Pour moi, en tout cas. Tom, lui, avait déjà été dévoré.

« Richard ?

— Oui, Frank ? »

Il détestait que je l'appelle par son prénom, mais parfois, comme maintenant, je ne pouvais pas m'en empêcher.

« Nous avons dû rappeler au shérif McClelland que tu es mineur et menacer de faire appel à un avocat pour qu'il te laisse partir. Il voulait te garder

pour t'interroger ce soir. Il pense qu'il s'est passé quelque chose à la rivière, et que c'est pour ça que tu mens. »

J'allais nier, dire que je ne mentais pas, mais je me rendis compte que j'étais percé à jour.

« Alors que s'est-il passé à la rivière ?

— Rien. On a regardé l'eau.

— Depuis le pont ?

— Oui.

— Il paraît que c'est à la mode, chez les jeunes, de marcher en équilibre sur le garde-corps.

— Ah oui ? Eh ben, ça alors ! Enfin bon, ce n'est pas comme s'il y avait des milliards de trucs à faire par ici. »

Je continuais de contempler l'obscurité. Il y a quelques mois, c'était ce qui m'avait frappé quand l'automne s'était installé. En ville, il y avait toujours de la lumière, mais ici on pouvait plonger son regard dans une nuit obscure où il n'y avait absolument rien. Enfin si, bien sûr, il y avait quelque chose, mais il fallait l'imaginer car c'était caché par cette étrange substance ténébreuse.

« Richard, fit Jenny, d'une voix tellement, tellement douce. Tom est-il tombé à l'eau ?

— Non, Jenny, répondis-je en adoptant un ton tout aussi doux. Tom n'est pas tombé à l'eau. On peut rentrer à la maison maintenant ? J'ai école demain. »

Frank haussa et baissa les épaules, il rassemblait ses forces.

« Le shérif McClelland pense que tu aurais pu accidentellement bousculer Tom et que tu mens parce que tu as l'impression que c'est ta faute. »

Je poussai un gros soupir, appuyai ma tête contre le dossier, fermai les yeux. L'image qui m'apparut alors fut celle du téléphone dévorant la joue de Tom, et je les rouvris.

« Je ne mens pas. J'ai menti à propos de la rivière parce que Tom n'a pas le droit d'y aller.

— D'après McClelland, il est évident que tu mens sur un autre point aussi, poursuivit Frank.

— Hein ? ! Sur quoi ? »

Frank me répondit.

« C'est lui qui ment ! m'écriai-je. Fais demi-tour, je peux le prouver ! »

Lorsque Frank fit demi-tour sur la route, ses phares balayèrent la cabine téléphonique et les arbres du bord de la forêt, qui prirent l'allure de gigantesques spectres. La voiture était à peine arrêtée que je m'élançai vers la cabine.

« Fais attention ! » cria Jenny.

Je ne pense pas qu'elle croyait à mon histoire, mais sa devise semblait être qu'on n'était jamais trop prudent.

J'ouvris la porte, le combiné était sur son support. Quelqu'un – sûrement l'équipe du shérif – avait dû le raccrocher, parce que, quand j'étais parti, il pendait vers le sol. Tom n'était plus là, il ne restait rien, même pas un pauvre lacet.

Je fis un pas prudent en avant, attrapai l'annuaire jaune et sortis à reculons. À la lueur des phares, je trouvai « Ballantyne ». À la lettre J, je glissai mon doigt sur la page sur laquelle j'avais ouvert l'annuaire en fin d'après-midi.

Johansen. Johnsen. Jones. Juvik.

Un froid glacial envahit ma poitrine, et je recommençai. Même résultat. M'étais-je trompé de page ?

Non, je reconnaissais les noms, la publicité pour les moissonneuses-batteuses.

Frank avait raison sur ce que disait le shérif.

J'examinai la page pour voir si quelqu'un avait pu effacer le nom, mais de toute façon il n'y aurait pas eu de place entre « Johnsen » et « Jones ».

Il n'y avait plus de « Jonasson, Imu ».

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

RAT ISLAND, Série Noire, 2024

ÉCLIPSE TOTALE, Série Noire, 2023

DE LA JALOUSIE, Série Noire, 2022 (Folio Policier n° 1017)

LEUR DOMAINE, Série Noire, 2021 (Folio Policier n° 978 ; Écoutez-Lire, 2022)

LE COUTEAU, Série Noire, 2019 (Folio Policier n° 940)

MACBETH, Série Noire, 2018 (Folio Policier n° 913 ; Écoutez-Lire, 2019)

LA SOIF, Série Noire, 2017 (Folio Policier n° 891 ; Écoutez-Lire, 2018)

SOLEIL DE NUIT, Série Noire, 2016 (Folio Policier n° 863)

L'INSPECTEUR HARRY HOLE. L'intégrale, 1 : L'homme chauve-souris – Les cafards (Folio Policier n° 770)

LE FILS, Série Noire, 2015 (Folio Policier n° 840 ; Écoutez-Lire, 2015)

DU SANG SUR LA GLACE, Série Noire, 2015 (Folio Policier n° 793)

POLICE, Série Noire, 2014 (Folio Policier n° 762 ; Écoutez-Lire, 2014)

FANTÔME, Série Noire, 2013 (Folio Policier n° 741 ; Écoutez-Lire, 2013)

LE LÉOPARD, Série Noire, 2011 (Folio Policiern° 659)

CHASSEURS DE TÊTES, Série Noire, 2009 (Folio Policier n° 608)

LE BONHOMME DE NEIGE, Série Noire, 2008 (Folio Policier n° 575 ; Écoutez-Lire, 2019)

LE SAUVEUR, Série Noire, 2007 (Folio Policier n° 552)

L'ÉTOILE DU DIABLE, Série Noire, 2006 (Folio Policier n° 527 ; Écoutez-Lire, 2019)

Aux Éditions Gaïa

RUE SANS-SOUCI, 2005 (Folio Policier n° 480 ; Écoutez-Lire, 2021)

ROUGE-GORGE, 2004 (Folio Policier n° 450 ; Écoutez-Lire, 2021)

LES CAFARDS, 2003 (Folio Policier n° 418)

L'HOMME CHAUVE-SOURIS, 2003 (Folio Policier n° 366 ; Écoutez-Lire, 2020)

Aux Éditions Bayard Jeunesse

LE PROFESSEUR SÉRAPHIN ET LA FIN DU MONDE (OU PRESQUE),
vol. 3, 2012

LA BAIGNOIRE À REMONTER LE TEMPS, vol. 2, 2010

LA POUDRE À PROUT DU PROFESSEUR SÉRAPHIN, vol. 1, 2009

Table des matières

Première partie

Chapitre 1

Chapitre 2

Cet ouvrage a été publié avec le concours
de Marie-Caroline Aubert.

Cette traduction a été publiée avec le soutien financier de Norla.



Couverture : illustration © Stephen Andrade.

Titre original :

NATTHUSET

© Jo Nesbø, 2023.

Published by agreement with Salomonsson Agency.

© Éditions Gallimard, 2024, pour la traduction française.

Éditions Gallimard

5 rue Gaston-Gallimard

75328 Paris

<http://www.gallimard.fr>

© *Éditions Gallimard, 2024.*

LE TÉLÉPHONE CARNIVORE

JO NESBØ

TRADUIT DU NORVÉGIEN PAR CÉLINE ROMAND-MONNIER

Richard Elauved, quatorze ans et mal dans sa peau, est recueilli, après la mort de ses parents, par son oncle et sa tante dans une petite ville où il s'ennuie ferme, ne fréquentant que Tom, bègue et moqué de tous. Le jour où ce dernier se volatilise, on accuse Richard de l'avoir poussé dans la rivière. Personne ne le croit quand il raconte que le téléphone de la cabine publique où il avait entraîné son camarade pour faire des blagues a dévoré l'oreille, puis la main, le bras et... le reste du corps de Tom. Personne sauf l'énigmatique Karen, qui l'encourage à mener une investigation jugée superflue par la police. Envoyé en centre de redressement, Richard réussit à s'enfuir avec la complicité de jumeaux maléfiques et aboutit à un manoir abandonné dans la forêt, où se succèdent des phénomènes paranormaux qui semblent tous dirigés contre lui.

Né en 1960 à Oslo, musicien, analyste financier et scénariste, Jo Nesbø est le chef de file du roman policier scandinave. Traduit en une cinquantaine de langues, il a vendu dans le monde plus de cinquante millions d'exemplaires des aventures de Harry Hole et de romans noirs, comme *Macbeth* ou *Leur domaine*. Avec *Le téléphone carnivore*, il signe un premier roman d'horreur ambitieux et d'une remarquable efficacité..

Cette édition électronique du livre
Le téléphone carnivore de Jo Nesbø
a été réalisée le 20 juin 2024 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073020741 - Numéro d'édition : 564827).
Code produit : U54617 - ISBN : 9782073020765.
Numéro d'édition : 564829.

Ce document numérique a été réalisé par [Aps-ie](#)